

Bougie (Louis-Pierre)
Architecture de l'évidence

Publié :

« **Une oeuvre est-elle une trace, la mémoire de quelque chose ?** » Cahiers, été 1985, p.42-43 .

Une oeuvre est-elle une trace, la mémoire de quelque chose ?

Tout ce que nous faisons c'est entretenir un certain rapport à l'art - ce mythe si fécond - dans des images dont la ligne et ses segments viennent se découper dans notre champ de vision, s'y déplier comme des squelettes de l'émotion. Nous sommes traversés par ce mythe, et lui prêtons plus ou moins le flanc, certains d'entre nous cherchant même à se constituer, à consolider, élargir cet espace du mythe à partir duquel ils ont choisi de se situer, ayant reconnu dans la dimension mythique ce qui donne cohésion à une société, ce qui cimente nos perceptions dans l'évidence du monde.

L'imagination ne saurait alors être une combinatoire, une composition - fusionnante - à partir des fragments de notre passé empruntés à la mémoire. Dessiner est-ce inventer des artefacts pour retrouver des mondes perdus, pour découvrir que notre passé était plus riche d'avenir que notre avenir saurait l'être ?

"Nous saluons Louis-Pierre Bougie qui est de ceux qui, en avançant le lendemain augmente ses possibilités et dévie le temps de son encerclement mortel.." extrait d'un télégramme envoyé le 15 novembre 1983, de Aix-en-Provence, par Michael La Chance et Gaston Miron, à l'occasion d'un vernissage d'oeuvres de Bougie à Montréal.

L'imagination travaille à l'intérieur de cette mémoire totalitaire dans laquelle prend forme pensée, imagination, perception,... Nous oeuvrons alors pour pallier à cette raréfaction du temps, en produisant des mémoires qui n'enferment pas le temps mais le démultiplie et en diffuse les traces. Pour inventer une nouvelle civilisation, nous devons commencer par en imaginer les vestiges.

Les dessins développent une autre architecture de l'évidence, où le temps se "propage" autrement: le temps commence avec ce qui prend réalité (dans le dessin), se développe avec son évolution dans un mouvement fluctuant, les vagues de temps se déployant autour du centre pour y revenir dans un reflux qui permet de retrouver l'origine et de relancer sa durée. On ne saurait pas voir un dessin dans un coup d'oeil, parce qu'il nous engage dans cette durée, infiniment fébrile et séismique.

Et si les oeuvres n'étaient pas faites pour être regardées? Tout au plus, dans nos allées et venues elles sauraient rencontrer - en lisière de notre conscience - notre attention qui entrecroise ses points de vue sur les choses avec une vigilance animale et aussi notre seule vraie lucidité, celle de chaque moment de notre vie. C'est ainsi qu'un tableau peut prendre place, presque à notre insu, à côté de notre désir - indompté en chacun - que notre vie soit davantage qu'un mince possible réalisé, dans l'arrière fond de notre conscience, comme principe d'organisation de la mémoire que l'on se construit à ce moment et dans laquelle on se reconnaît.

Le monde moderne est gouverné par des mythes anciens qui, vidés de leur contenu, dérivent dans notre espace orbital. S'agit-il de ranimer quelque peu ces mémoires mortes, pour se rappeler ce que - vives - elles ont tuées, et tuent encore ? Ou faut-il en faire éclater l'écorce, pour permettre de nouvelles distributions du temps ? Le dessin et l'attention qu'il commande se ressentent de notre sensibilité, nous convient à ces même éclatements ... Si nous ne sommes pas prêts à approcher l'oeuvre dans cette dislocation, nous ne pourrions que manquer ce qui, en celle-ci, est par avance mouvement de retrait hors des notions communes qui sont tout l'éclairage de nos vies, dépassement dans l'obscurité et aussi l'éclat par lequel le présent passe en nous.

Tant que l'avenir paraît assez vaste pour contenir tout l'univers dans ses états successifs, toutes choses poursuivent isolément leur course dans le temps, et c'est ce qui leur donne - à nos yeux - consistance (le dur dans durée). Sans continuité, rien de tangible. Enlevez le futur, ou plutôt mettez le à portée, presque au milieu de votre monde: comment les choses se tiendraient-elles ? Car il n'y a rien qui nous assure que le temps poursuivra sa course. Tout ce qui est senti-créé dans notre psychisme, parce que rappelé - tout simplement répété - apparaît aussitôt comme pressentiment en même temps que sa répétition nous apparaît comme perception de quelque chose "dans la réalité", parce que son contenu nous est devenu assez tangible pour nous-même. L'essentiel du geste créateur consiste à ressaisir en soi les anticipations dans lesquelles nous focalisons notre perception, à ressaisir ces fils ténus qui rejoindront peut-être le déroulement inéluctable des jours. Mais peut-être que se déploient en chacun de nous autant d'anticipations différentes qu'il y a de futurs possibles, quand nous sommes toujours de tous les mondes à venir...

Alors chaque chose n'est plus seulement riche de son propre prolongement dans le temps, existe de façon multiple, diffuse, démultipliée, existe aussi dans nos consciences, sinon dans la négation que nous pouvons en faire. (Je vois le même effet dans l'obsession de la mort, la peur sans limite d'une certaine mort chez Claude Vivier et le fait d'avoir eu cette mort-la. Vivier a projeté une forme au devant de la réalité et la réalité s'est engouffrée dans cette forme.)

Mais peut-être notre vie est-elle soumise à un éclairage trop puissant, nous interdisant de la rêver en la faisant. La multiplicité des temps est résorbée

dans la synchronie de l'espace qui devient irrespirable et se contracte dans la mise à plat de l'ordre imposé. Chacun reste enfermé dans son existence, contenu dans une vie aussi étanche que le verre des éprouvettes, voué à l'issue mince et risible de croire ses démarches, ses élans, ses appels dignes d'intérêt, quand les autres ont déjà fort à faire avec eux-mêmes. Dés lors, nous pouvons comprendre à quel point nous faisons défaut, à quel point nous nous détachons de nous-même, lorsque nous approchons de si près le dessin que nos yeux s'ouvrent sur un encombrement d'antennes anguleuses, de membres secs, de tiges articulées aux rebords coupants qui semblent incessamment s'engouffrer - ce ne serait pour leur enchevêtrement ténu - dans la masse concise d'un noir absolu. Non, moi qui ne me calme point, épuisé et nerveux, toujours le même, et puis non, je ne sais jamais comment j'étais, je ne vois plus rien. De moi-même j'ai perdu la mémoire.

Il faut se dire que ce n'est qu'un moment à passer, sinon le poids de ce qu'il faudra affronter demain, après-demain, le surlendemain, tout cela s'additionne et nous écrase aussitôt. Et si nous trouvons une porte de sortie, car rien ne peut être plus noir, il ne faut pas la manquer sinon les jours nous rouleront sur le corps sans que nous ayons jamais la chance de se relever sous le déferlement d'une existence impossible à rattraper, les jours après les jours... Puis nous oublions comment nous étions, est-ce que les choses étaient aussi lourdes de leur ombre projetée? Je cherche encore à comprendre ma vie, derrière tout ce sur quoi on s'accorde d'y trouver, et j'étudie les formes de l'ingéniosité humaine. Mais ces formes me trompent, et je ne sais si on en fait autant étalage parce qu'il faut constamment saboter notre propre conscience, annuler la conscience vague qu'en dessous du spectacle bigarré qu'est devenu la société il y a un tissu de misères humaines qui ne pourra être évacué. Un tourbillon insensible à déjà disjoint toutes choses. Dieu merci, la conscience moderne - cette myéline blanche et grasse - se porte bien et croit tout étouper.

Dans chaque croisement de regards on s'assure du prix qu'a coûté pour autrui la négation de sa personne. Oubli ? Non. Inversion de la mémoire, qui se répand et se déverse dans le sentiment d'une intériorité, où je disposerais du pouvoir d'accéder au passé, et de le remonter par époques. Mais ma mémoire c'est moi à cet instant, plus encore, je suis dans ma mémoire, dans un espace où je suis exposé à la puissance des images commerciales mais aussi m'expose à la singularité des oeuvres d'art, dans un espace traversé de part en part par des multiplicités qui ne cessent de le transformer. Dans cette mémoire je me répète et je suis aussitôt ce qui me répète dans une série de similitudes qui ne se rapportent à aucune identité originelle ou extérieure.

Et c'est dans cette mémoire que se profile cet autre de moi-même qui est pourtant plus moi-même que ce que je ne suis pas. Ainsi j'approfondis mon sentiment d'exister, dans la mesure où j'ai appris à m'accompagner moi-même, à constituer et à brûler simultanément cette mémoire de moi-même qui n'est pas l'écho anonyme d'un "sens à ma vie". Car ma réalité m'excède par où je la saisis et me

faisait participer - sans que je le soupçonne - à la vie profonde de quelqu'un qui ne le sait pas et que - sans le savoir moi-même - je tue dans ma conscience. Et ce quelqu'un, a-t-il toujours été moi-même, ou suis-je l'ombre d'un géant, quand tout repose sur moi et que c'est par moi - comme par chacun de nous - que la vie répète son aventure et cherche à se continuer, comme une mémoire qui se souvient d'elle-même?

En lisière des ces existences de trajectoire, peut apparaître le découpage barbelé, le pointillé cartographique, la zone trouble des onduleux mirages. Et sur cette simple ligne semble tendue toute la sensibilité humaine, frange de ma conscience où apparaissent des spectres dont les lambeaux du temps viennent ici et là dénuder l'éternité.

Michael La Chance